

Frères et sœurs,

Je voudrais aujourd'hui partir des paroles de saint Paul, dans la Lettre aux Romains, que nous venons d'entendre dans la deuxième lecture. Elles constituent, d'une certaine manière, un prolongement des paroles que Jésus lui-même adresse à ses disciples dans l'Évangile de ce dimanche. Ces paroles me semblent particulièrement importantes parce qu'elles nous mettent en garde contre une tentation qui guette constamment les chrétiens : celle de banaliser le christianisme, de le ramener à la mesure de nos attentes, de l'adapter à nos préférences, de l'appriivoiser jusqu'à ce qu'il ne nous dérange plus.

Saint Paul écrit aux chrétiens de Rome : « *Ne prenez pas pour modèle le monde présent.* » Et Jésus, de son côté, énonce sans ambiguïté les exigences de celui qui veut devenir son disciple : renoncer à soi-même, prendre sa croix et le suivre.

Ce sont des paroles fortes. Des paroles graves et exigeantes. Elles sont bien éloignées de toute réduction infantilisante du message chrétien à un sentimentalisme facile, à un conformisme et, finalement, à cette tentation toujours renaissante de vouloir un Christ sans la croix, une foi qui ne coûte rien et un Évangile qui ne dérange personne.

« *Ne prenez pas pour modèle le monde présent.* »

Combien ces paroles de saint Paul sont éloignées de l'esprit qui règne dans certaines communautés qui se considèrent encore comme catholiques, mais où tout devient fade, vague et confus ! Tout y devient flou : la foi, la morale, la liturgie, l'identité chrétienne, jusqu'aux paroles mêmes de l'Évangile. On parle beaucoup, mais on n'ose presque plus rien affirmer. On multiplie les mots d'ouverture, d'accueil, d'écoute, de dialogue, de respect et de tolérance — des mots qui ont, bien sûr, leur importance — mais on finit parfois par ne plus savoir très clairement au nom de Qui nous

accueillons, au nom de quelle vérité nous parlons, ni vers Qui nous voulons conduire ceux qui nous sont confiés.

Il existe aujourd'hui un véritable bavardage pseudo-chrétien : un langage saturé de bons sentiments, mais parfois terriblement pauvre en contenu ; une parole tellement soucieuse de ne blesser personne qu'elle finit par ne plus réveiller personne ; une prédication qui ne demande plus rien, ne remet plus rien en question, ne distingue plus rien. On parle beaucoup de l'homme, de la société, du vivre-ensemble, du bien-être, de l'épanouissement et de l'harmonie universelle, de l'écologie. Tout cela peut avoir sa valeur et sa place. Mais on en vient parfois à parler à peine de Jésus-Christ, du salut, du péché et du pardon, de la conversion, de la croix, du jugement et de la vie éternelle. Sous prétexte de tolérance, on finit par taire ce que l'on croit. Sous prétexte de respect, on renonce à proposer la vérité. Sous prétexte de dialogue, on donne l'impression que toutes les convictions se valent. La paix du Christ n'est pas

la tranquillité obtenue au prix du silence et du reniement. Jésus n'a jamais dit : « *Adaptez-vous à tout, ne dérangez personne et faites-vous accepter par tous.* » Il a dit, dans l'évangile d'aujourd'hui : « *Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* »

1. « **Sacrifice vivant** »

Reprenons donc le texte de saint Paul. En écrivant cette lettre aux chrétiens de Rome, Saint Paul les invite à faire de leur vie, de leur corps, de toute leur personne une « offrande », un « sacrifice » agréable à Dieu. Ces mots — sacrifice, offrande — heurtent aujourd'hui les oreilles de certains. Ils paraissent trop exigeants, trop austères, peut-être même suspects aux yeux d'une culture qui nous apprend plutôt à préserver notre confort, à protéger nos intérêts et à éviter tout ce qui pourrait nous coûter.

Mais saint Paul n'est pas naïf. Il sait parfaitement que devenir véritablement disciple du Christ implique nécessairement le sacrifice, le don de soi, le renoncement.

Et combien ces mots, pourtant inscrits aux sources mêmes de l'identité chrétienne, semblent aujourd'hui avoir été effacés de notre vocabulaire ! Sacrifice, renoncement, mort à soi-même, offrande de soi : on hésite à les prononcer, comme s'ils appartenaient à un christianisme d'un autre âge. Et pourtant, comment annoncer sérieusement le Christ sans parler du don de soi ? Comment parler de l'amour chrétien sans parler du sacrifice, puisque le signe même de cet amour demeure la Croix ?

Cette expression — « sacrifice vivant » — peut, à elle seule, résumer toute la vie chrétienne. Car il n'existe pas de christianisme authentique sans offrande, sans don de soi, sans renoncement et sans choix. Suivre le Christ ne consiste pas seulement à éprouver de beaux sentiments, à admirer

l'Évangile ou à prononcer des paroles généreuses. La foi engage la personne tout entière. Elle touche notre corps, notre temps, notre argent, notre affectivité, notre manière d'aimer, de travailler, de parler et de regarder les autres. Elle devient concrète, visible et, parfois, coûteuse.

2. Ne pas prendre le monde présent pour modèle

Saint Paul poursuit : « *Ne prenez pas pour modèle le monde présent.* » Ces paroles sont aujourd'hui d'une actualité brûlante. Elles ne nous demandent pas de mépriser le monde, de condamner toutes les évolutions de la société ou de considérer comme mauvais tout ce qui vient de notre époque. Le chrétien reconnaît avec gratitude ce qui est vrai, juste et beau autour de lui. Il respecte toute personne, quelles que soient ses convictions, son histoire ou sa manière de vivre.

Mais le respect des personnes ne signifie pas l'approbation de toutes les idées et de tous les

comportements. La tolérance ne nous oblige pas à déclarer vrai ce que nous croyons faux, ni bon ce que nous reconnaissons comme contraire à l'Évangile. Respecter quelqu'un, ce n'est pas lui mentir. Aimer quelqu'un, ce n'est pas lui dire constamment ce qu'il désire entendre.

Aujourd'hui, certains voudraient que l'Église devienne tellement semblable au monde qu'elle n'ait finalement plus rien de différent à lui apporter. On commence par adapter le langage chrétien, puis la morale chrétienne, puis la doctrine elle-même, jusqu'à rendre Jésus-Christ presque superflu. Et c'est avec tristesse, parfois même avec une profonde stupéfaction, que l'on peut lire certains textes, tellement flous, tellement indécis, tellement privés de la force prophétique de l'Évangile et de ce courage qui consiste à appeler le bien « bien » et le mal « mal », que l'on finit par se demander ce qu'ils veulent encore annoncer et vers Qui ils veulent conduire.

Mais si l'Église répète seulement ce que le monde dit déjà, à quoi sert-elle ? Si les chrétiens adoptent sans discernement toutes les opinions, toutes les modes et tous les critères de leur époque, où se trouve encore la nouveauté de l'Évangile ? À quoi sert le sel s'il a perdu sa saveur ? À quoi sert une lampe si elle ne produit plus aucune lumière ? Le chrétien n'est pas appelé à se fondre dans son environnement jusqu'à devenir invisible. Pour être un signe d'espérance, il faut demeurer un signe lisible.

Ce qui attire aujourd'hui des jeunes vers Jésus, ce n'est pas un amalgame confus de tout et de son contraire. Personne ne se convertit pour finir dans un brouillard religieux, un langage de type ONG où l'on parle de tout sauf du salut apporté par le Christ. Ce qui attire, c'est une foi claire, incarnée, joyeuse et exigeante. C'est la rencontre avec Quelqu'un pour qui il vaut la peine de quitter certaines choses, de faire des choix courageux et même de donner sa vie. « *Ne prenez pas pour modèle le monde présent.* »

3. Nous laisser transformer afin de discerner et de choisir

« *Transformez-vous en renouvelant votre façon de penser* », nous dit saint Paul. L'Apôtre nous appelle donc à une véritable transformation de notre manière de penser. Et c'est là, en réalité, le programme de toute une vie chrétienne. Il ne s'agit pas d'adapter continuellement l'Évangile à notre manière de penser, mais de laisser l'Évangile transformer notre intelligence, nos désirs et nos critères de jugement. Ce n'est pas la Parole de Dieu qui doit se conformer à chaque nouvelle mode intellectuelle ou morale. C'est nous qui devons nous convertir à la Parole de Dieu.

Et c'est précisément cette transformation de notre manière de penser et de juger, opérée par l'accueil des exigences de l'Évangile, qui nous conduit à ce que saint Paul appelle le discernement : « *discerner quelle est la*

volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire ».

« Discernement » - c'est une parole absolument centrale dans le vocabulaire chrétien et l'exercice fondamentale de l'agir chrétien. Discerner, ce n'est pas tout accueillir indistinctement. Ce n'est pas bénir indistinctement toutes les situations pour éviter les difficultés. Discerner, c'est distinguer. C'est reconnaître que tout ne se vaut pas, que tout désir n'est pas nécessairement juste, que tout ce qui est légal n'est pas forcément moral et que tout ce qui est socialement admis ne correspond pas automatiquement à la volonté de Dieu.

Discerner signifie choisir. Et choisir signifie nécessairement aussi renoncer et rejeter. Oui, le chrétien doit parfois dire non. Non au mensonge, même lorsqu'il devient majoritaire. Non à l'injustice, même lorsqu'elle est légalisée. Non à certaines idéologies, même lorsqu'elles

sont présentées comme des progrès incontestables. Non aux compromis qui détruisent peu à peu notre fidélité au Christ.

Oui, il faut parfois résister, contester et s'opposer. Non par agressivité, par mépris ou par désir de dominer, mais par amour de la vérité et par fidélité à Dieu. Jésus lui-même a aimé chaque personne, mais il n'a jamais appelé le mal un bien. Il a accueilli les pécheurs, mais il les a appelés à la conversion. Il a pardonné, mais il a aussi dit : « *Va, et désormais ne pêche plus.* »

Frères et sœurs, les lectures de ce jour, ce texte de Paul et le discours de Jésus, nous placent donc devant une question simple : voulons-nous réellement suivre le Christ, ou seulement conserver une religion confortable qui, souvent par lâcheté, ne dérange ni nos habitudes ni le monde qui nous entoure ? Voulons-nous accepter et suivre la parole claire, exigeante et forte de l'Évangile, cette parole à

laquelle ont cru les saints et les martyrs, ces hommes et ces femmes qui ont tout donné pour le Christ, de manière radicale, en payant parfois un prix très lourd, mais sans jamais diluer la vérité de l'Évangile ? Ou préférons-nous nous perdre dans le flou et l'insignifiance, dans le brouillage de l'identité chrétienne, tout mélanger dans un amalgame indigeste, et rendre ainsi la parole forte de l'Évangile fade, méconnaissable et finalement méprisable ? Un Évangile qui ne dérange plus personne, qui n'appelle plus à la conversion et qui ne distingue plus la vérité du mensonge devient comme un sel qui a perdu sa saveur, comme une lampe qui n'éclaire plus, comme une sentinelle qui ne donne plus l'alerte, comme un chien de garde qui n'aboie plus devant le danger. À quoi sert alors une telle parole ? Elle ne guide plus, elle ne réveille plus, elle ne sauve plus. Elle laisse chacun tranquillement enfermé dans ses illusions.

Demandons au Seigneur de nous délivrer de la peur, de la crainte de déplaire au monde, des compromis et du

bavardage religieux. Demandons-lui une foi adulte, courageuse et lisible : une foi qui sait offrir, discerner et choisir ; une foi qui respecte chaque personne sans renoncer à la vérité ; une foi qui aime le monde, mais refuse de se laisser modeler par lui ; une foi qui ne se contente pas de parler du Christ, mais accepte réellement de le suivre.

